

3. LES PREMIÈRES RÉACTIONS D'AUGUSTIN AU SAC DE ROME

LES SERMONS QUI ONT PRÉCÉDÉ ET PRÉPARÉ LA CITÉ DE DIEU

Ces sermons constituent des témoignages privilégiés de la réaction d'Augustin à la nouvelle du sac de Rome et sans doute auraient-ils suffi si son ami Marcellinus, l'homme chargé par l'empereur d'organiser la Conférence de Carthage qui eut lieu en juin 411, lui-même ami d'un certain nombre de païens cultivés, ne lui avait pas demandé d'écrire sur les questions au sujet des « temps chrétiens » que soulevaient ce sac, ainsi que sur la doctrine chrétienne en général, quelque chose de plus consistant et de plus durable que des sermons : des « livres utiles à l'Église dans l'avenir, mais surtout en notre temps » (*Lettre 136, 3*).

Ce sont ces sermons qu'en 2004 Jean-Claude Fredouille a publiés dans la Nouvelle bibliothèque augustinienne¹, sous le titre *Sur la chute de Rome*, du nom du cinquième et dernier sermon de ce recueil, édité à part dans la *Patrologie latine*, comme s'il s'était agi d'un traité à part, le fameux *Sermon sur la chute de Rome (De excidio urbis romanae)*, *excidium* désignant aussi le coucher du soleil, et donc le déclin de Rome.

Mais commençons par prendre en compte le contexte dans lequel se trouvait Augustin

I – LES MALHEURS DE L'ÉGLISE D'AFRIQUE.

Un malheur peut en cacher un autre, ou du moins le relativiser. Au début du cinquième siècle, le contexte africain était assez différent de celui de l'Italie et la grande affaire d'Augustin, en août 410, était toujours de tenter d'en finir avec le donatisme dont les partisans s'étaient autorisés de l'édit de tolérance signé par Honorius au début de cette année 410, quelques mois après la disparition d'Olympius, un édit qui rendait la liberté de culte aux hérétiques et aux païens, pour reprendre leurs revendications violentes. C'est en réponse aux violences qu'ils subissaient, eux et leurs fidèles, que, le 14 juin 410, les évêques catholiques d'Afrique réunis à Carthage, envoyèrent à la cour de Ravenne une délégation demandant l'abolition de cet édit ainsi que la convocation d'une conférence entre les deux épiscopats, conférence à laquelle ils avaient eux-mêmes, plusieurs fois mais sans succès, pris l'initiative d'inviter leurs homologues donatistes. La cause de l'unité de la foi catholique se confondant alors avec celle de l'unité de l'Empire et d'un Empire en pleine crise, leur délégation reçut un accueil très favorable. Le 25 août 410, alors que le sac de Rome était commencé, Honorius envoyait à Heraclianus, comte d'Afrique, une ordonnance abrogeant l'édit de tolérance et prévoyant la proscription et même la peine capitale contre les hérétiques convaincus du délit de réunion. D'autre part, le 14 octobre 410, une autre ordonnance chargeait le tribun notaire Flavius Marcellinus d'organiser sans tarder la conférence demandée par les évêques catholiques de telle sorte que « *la raison manifeste confonde l'hérésie à l'issue des débats* »².

Quel était alors l'état d'esprit d'Augustin ? Une de ses lettres, datant de la fin 409, nous le dit très clairement. C'était le temps où arrivaient en Afrique l'inquiétante nouvelle du second siège de Rome par Alaric ainsi que celle de l'avancée des barbares dans différentes régions de l'Empire. Aussi, étant lui-même avec son Église, sous les coups des violences venant des donatistes, en était-il à se demander où se trouvait le plus terrible danger :

Lettre 111,1 d'Augustin au prêtre Victorien (409):

Le monde entier est affligé de si grands désastres qu'il n'y a peut-être pas une partie de cette terre où l'on n'ait à souffrir et à déplorer des malheurs comme ceux

¹ Saint Augustin, *Sur la chute de Rome*, Introduction, traduction et notes de Jean-Claude Fredouille, Nouvelle Bibliothèque Augustinienne, 8, Paris 2004 (139 p.).

² En raison des perturbations causées par la chute de Rome, Marcellinus ne put lancer sa convocation à Carthage et dans toute l'Afrique, que le 19 janvier 411 et la conférence eut lieu, comme prévu, en juin 411.

que tu décris. Car, il y a peu de temps, même dans ces solitudes de l'Égypte où les monastères sont séparés de tout bruit, nous avons eu des frères tués par les Barbares. Et vous n'ignorez pas, je pense, les horreurs perpétrées dans les régions de l'Italie et des Gaules ; et on commence à en dire autant de ces pays d'Espagne qui jusqu'ici avaient été préservés. Mais pourquoi chercher si loin ? Voilà que dans notre pays d'Hippone, non encore atteint par les Barbares, les clercs donatistes et les circoncillions dévastent nos églises avec tant de cruauté, qu'à côté de ces brigandages les coups des Barbares nous paraîtraient peut-être plus doux.

On peut penser que la nouvelle du désastre de Rome lui parvint en même temps que commençaient d'affluer en Afrique des bateaux de réfugiés et, pour connaître sa réaction à cet événement, rien ne peut remplacer ce qu'il en a dit lui-même devant des gens sans doute plus bouleversés que lui par la chute de la Ville éternelle. Mais il ne pouvait leur parler qu'au nom de sa foi et non selon l'émotion que nourrissaient les conversations qui se tenaient alors entre les gens, aussi bien chrétiens que païens. Voilà pour le contexte de ces sermons.

II. LES SERMONS D'AUGUSTIN QUI PARLENT DE LA CHUTE DE ROME

Avant le fameux sermon édité à part *Sur la chute de la ville de Rome*, qui date de la fin 411 ou du début 412, nous en avons quatre autres dont au moins un date de la fin 410, quelques mois après l'événement. Nous allons lire quelques extraits de ces sermons auxquels j'ai donné comme titre l'argument qui me semblait le plus significatif.

1. Premier sermon: La foi chrétienne comme attente de la réalisation des promesses divines.

La foi chrétienne est tendue par une espérance, elle s'appuie sur une promesse faite par Dieu, dans le sillage de celle qu'il fit à Abraham. Elle se vit dans le temps de l'Histoire et dans la vérité de notre condition.

Dans le temps de l'Histoire, qu'elle éclaire de sa promesse, même si l'objet de cette promesse ne nous sera visible qu'à la fin du temps, au-delà de la mort.

Et cette foi se vit dans la vérité de notre condition, car elle nous confirme, ce que nous disait déjà la raison des philosophes, que nous ne nous réduisons pas à notre corps mortel mais que quelque chose fait partie de nous – notre « âme » – qui ne peut cesser d'être : ce que nous sommes intérieurement et ce que nous serons devenus, par nos choix, au terme de cette vie.

Tel est l'intérêt du premier des cinq sermons retenus par Jean-Claude Fredouille, le *Sermon Denis 24* (du nom de son éditeur, au plus tard au XIXe siècle). Cependant, contrairement à ce qui est généralement admis, il ne date probablement pas du 25 septembre 410, mais, selon certains, en raison des références scripturaires qu'il utilise, pourrait remonter à 404³. En effet, il y est surtout question de la destruction des idoles, ordonnée en Afrique en 399, et de leur dissimulation. Quant à « ces amphithéâtres qui s'écroulent aujourd'hui » (n.13), seule allusion possible au sac de Rome, nous pouvons y voir plutôt une manière imagée de parler de la fin inéluctable de l'Empire romain, plutôt que de quelque chose qui aurait pu se faire durant les trois jours du sac de Rome ! Les Goths, en effet, avaient bien autre chose à faire que de détruire les théâtres, car, même si tous n'avaient pas la taille du Colisée, cette destruction, qui aurait durer plus de trois jours, n'aurait eu de sens qu'en vue de construire autre chose ! Ces théâtres avaient bien plutôt une valeur emblématique, et signifient dans la bouche d'Augustin la puissance et le rayonnement de la Rome païenne, comme il le dit dans son long sermon *Contre les païens* : « Eux, ils courent au théâtre, vous à l'église »⁴. Ajoutons que ces lieux de divertissement collectifs ne

³ Cf. La note 25 de J.-C. Fredouille, p. 18. La date de 404 est retenue par P.-M. Hombert, *Nouvelles recherches de chronologie augustiniennne*, 2000, p.246-247, à partir de rapprochements avec d'autres textes qui utilisent les mêmes références bibliques. Il s'inspire des travaux d'A.-M. La Bonnardière et de François Dolbeau.

⁴ Sermon Dolbeau 26 (Mayence 62), *Contre les païens*, §2. Traduit par Eric Rebillard à la suite de la conférence d'Etienne Gilson (1947) : *Saint Augustin, philosophie et incarnation*, Éditions Ad Solem, 1999, p. 49.

sont pas sans nous renvoyer, non seulement à nos stades, mais à nos médias qui nous font baigner dans le virtuel. Le peuple ne demandait-il pas « *du pain et des jeux* » ?

Ce sermon, qui est un long commentaire de la parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche (Luc 16,19-31), peut apparaître comme l'esquisse et le fondement théologique de *La Cité de Dieu*, qui se présentera comme la défense des « temps chrétiens ». En voici le début :

1. Voici quelle est la foi des chrétiens, dont se moquent les impies et les infidèles : nous disons qu'il y a une autre vie après celle-ci, qu'il y a une résurrection des morts, et, après la fin du monde, un jugement dernier. Voilà ce qui restait étranger aux préoccupations des hommes, et, comme, après la prédication et les annonces des Prophètes serviteurs de Dieu, et après le don de la Loi par Moïse, cela leur restait tout aussi incroyable, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, est venu afin d'en persuader les hommes. [...]

Selon le paganisme, du moins dans sa version matérialiste, notre vie s'arrête à la mort. Par contre, il y a eu, dans la ligne de Platon, des philosophes qui ont cru en l'immortalité de l'âme et à un jugement après la mort, où chacun sera jugé en vérité, selon ses actes et sans pouvoir tricher. Mais tout cela, même de nos jours, est sans doute loin de faire l'unanimité et, si l'on faisait un sondage, je ne sais combien de personnes diraient croire en une vie après la mort.

Ce qui est dit au début de ce sermon, c'est le drame que constituent le refus des hommes de tenir compte des avertissements de Dieu et le caractère inéluctable de la sanction divine qui ne sera rien d'autre que la conséquence du choix opéré par les hommes, d'adorer ou de refuser Dieu. Le riche n'était pas mauvais parce qu'il était riche, mais pour avoir été « *trop tard miséricordieux envers les autres* » (n.2). En effet, pour autant que nous puissions en juger de l'extérieur, car nous ne sommes pas Dieu, beaucoup parmi ceux qui ont vu Jésus de leurs yeux de chair durant sa vie terrestre, n'ont pas voulu croire en lui, et cela, en dépit de tous les signes qu'il leur avait donnés de sa divinité, aussi bien ses miracles que la vérité de son enseignement, ce dont ses disciples témoigneront plus tard, jusqu'au bout du monde. Mais nous savons aussi qu'il ne faut pas se méprendre au sujet de la foi requise par Jésus, quand il nous parle du jugement dernier (cf. Mt 25, 3-41, cité par Augustin dans le n.4) : nous serons jugés, non sur notre croyance ni sur notre savoir théologique, mais sur nos actes de miséricorde et sur l'orientation de notre amour. Car, comme on le lira dans *La Cité de Dieu* (XIV, 28) :

« Deux amours ont bâti deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité de Dieu ».

Certes, Dieu est venu en ce monde « *pour que tous soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité* » (1 Tm 2,4), et tous les hommes ont bien vocation à entrer dans la Cité de Dieu. Mais, ce salut, parce qu'il est de nature spirituelle, ne peut être que libre – il ne peut pas se faire en nous sans nous, et encore moins malgré nous – et nous pouvons tout aussi bien l'accepter que mettre tout le poids de notre orgueil et de notre négligence à le refuser, en fermant notre cœur à la miséricorde. En effet, comme le rappelle saint Paul dans son hymne à la charité (cf. 1 Co 13), être chrétien c'est aimer, c'est être en ce monde des artisans de miséricorde, comme le rappelait encore le pape François, avant l'Angélus de la Toussaint :

[...] Le saint, la sainte, est un artisan de réconciliation et de paix ; il aide toujours les gens à se réconcilier, et il aide toujours jusqu'à ce qu'il y ait la paix. Et c'est comme cela que la sainteté est belle ; c'est un beau chemin ! [...]

Mais revenons au sermon prêché, en 410 ou 404, aux habitants d'Hippo Diarrhytus (Bizerte) :

6. [...] Afin que vous sachiez que ce n'est pas dans les richesses qu'est la faute, il était riche, cet Abraham dans le sein duquel fut porté Lazare ; il était riche sur cette terre, selon ce que l'Écriture nous en dit. Il avait beaucoup d'or et d'argent, des troupeaux, des serviteurs. Il était riche, mais sans orgueil ; afin que vous compreniez que chez ce [mauvais] riche, seul l'orgueil était cause de tourment,

seuls ses vices étaient cause de tourment. Eux seuls méritaient le châtement, non les biens [matériels] accordés par Dieu, car ces biens viennent de Dieu et sont bons, quel que soit celui à qui il en fait don, mais qui en use bien s'acquiert une récompense, et qui en use mal s'attire le châtement. Toutefois, remarquez bien la manière dont Abraham possédait ses richesses. Les conservait-il pour ses fils ? S'il a sacrifié son propre fils sur l'ordre de Dieu, comment pouvait-il ne pas mépriser les richesses ?

Dieu, de qui tout nous vient, et d'abord notre propre vie, puisqu'il en est la source sans que nous n'y soyons pour rien, ne saurait agir en rivalité avec nous, ni non plus, puisque tout vient de lui, comme quelqu'un qui n'aurait pas de quoi payer sa dette. Mais quelle dette ? Celle qu'il a contractée envers nous par sa promesse. Et il ne peut pas ne pas tenir sa promesse. C'est ce que les Juifs, faute de l'avoir cru, n'ont pas pu saisir : Dieu s'est fait notre débiteur par ses promesses, et, n'étant pas menteur, il ne peut pas ne pas les tenir. C'est ainsi qu'il a effectivement tenu celle de venir habiter parmi nous, puisque c'est, « selon les Écritures » qu'il est né, a souffert, est mort, est ressuscité, est monté au ciel. Bien plus, alors que personne ne réveille son créancier pour le rembourser, c'est lui qui est venu nous éveiller, et ses disciples ont éveillé toutes les nations :

7. [...] Elles ont accueilli le Christ promis et manifesté ; elles ont accueilli la grâce de Dieu, l'Esprit Saint promis et manifesté ; et elles ont accueilli cette Église répandue parmi les nations, promise et manifestée. Les idoles qu'adoraient les nations, Dieu avait promis de les détruire. Voilà ce qu'on lit dans les Écritures, voilà ce qu'on y trouve⁵. Et voyez comment Dieu accomplit de nos jours ce qu'il a promis depuis tant de milliers d'années. En effet, s'étant détournés de celui qui les avait faits, les hommes s'étaient tournés vers ce qu'eux-mêmes avaient fait.

Il y a, en effet, une gradation : Dieu qui crée l'homme, l'homme, les créations de l'homme.

Or les idoles sont les créations de l'homme. Selon Augustin, celui qui produit est supérieur à ce qu'il produit. Ce principe n'est peut-être plus très évident aujourd'hui, quand nous avançons que l'œuvre d'un artiste est supérieure à l'artiste et considérons comme négligeables la vie qu'il a menée, sa psychologie, ses drames : ce qui compte, disons-nous, c'est l'œuvre. Mais, disant cela, on oublie ce que l'artiste, et l'œuvre elle-même, doivent aux autres, non seulement dans la création de l'œuvre, mais aussi dans sa conservation, ou tout simplement à Dieu, ou à la nature, sa créature, que nous avons remplacé par : « la plante grandit toute seule » ! C'est à partir de cette gradation ontologique que Dieu, par ses prophètes, va dénoncer la « démence » de l'idolâtrie, qui consiste à adorer ce que l'on fait au lieu d'adorer celui qui nous a faits.

7. [...] L'homme] cherche l'image de Dieu. Il l'a en lui-même : alors que l'artisan n'a pu réussir à faire une image de Dieu, Dieu a pu se faire une image de lui-même. Car il n'a rien fait d'autre pour toi, que de t'avoir fait à son image. Et donc, en adorant l'image de l'homme faite par l'artisan, tu mutiles l'image de Dieu, que Dieu a imprimée en toi. C'est pourquoi, quand il t'appelle pour que tu reviennes, il veut te rendre cette image que, toi, à force de la froter à tes convoitises terrestres, tu as en quelque sorte perdue et effacée.

Voilà qui donne à penser. Nos convoitises terrestres sont des convoitises égoïstes qui nous font tout juger par rapport à nous-mêmes, alors que l'image de Dieu est ce qui, en nous, nous tourne vers Dieu. La voie vers la vie éternelle – qui est la vie partagée avec Dieu, la vie même de Dieu – est à trouver et à prendre à l'intérieur de soi, alors que, dans ce monde, tout nous incite à chercher notre bonheur à l'extérieur. C'est contre quoi nous met en garde la parabole

⁵ Cf. Is 2,18, Ez 6,6 Mi 1,7

du riche, condamné pour le mauvais usage de ses richesses, au point de ne même pas voir le pauvre à sa porte. Alors que ce pauvre était trop humble et trop juste, pour se permettre de prendre ce qui n'était pas à lui, ce riche a mis toute sa confiance dans sa richesse : il en a fait son dieu. « *Là où est ton trésor, là aussi est ton cœur* ». Il y a une opposition entre Dieu et l'argent : Dieu que nous trouvons à l'intérieur de nous-mêmes, mais en ouvrant aux autres, car nous sommes à son image – c'est son appel qui nous constitue ses enfants à condition que nous lui répondions – alors que les richesses nous sont extérieures, car nous pouvons les perdre et elles peuvent nous être enlevées à chaque instant.

La voie de l'intériorité, qui nous ramène à la Source, nous unifie et nous relie aux autres, dans leur vérité profonde, car ils sont eux aussi à l'image de Dieu, alors que la voie de l'extériorité nous disperse vers ces biens qui nous opposent les uns aux autres, car, ces biens parce que matériels, ne peuvent que diminuer quand on les partage, et chacun préfère garder pour soi ce qu'il a et le défendre, alors que les biens spirituels (le savoir, la joie...), plus on les partage, plus on les possède !

C'est ainsi que, du point de vue de la raison humaine, mais à condition de ne pas réduire l'homme à son animalité mortelle – en le mutilant de son devenir spirituel – la destruction des idoles ne peut être qu'un progrès en humanité. Aussi, les païens et les infidèles – ceux qui n'ont pas vraiment la foi – se trompent-ils quand ils disent : « *Combien de malheurs depuis que le monde est chrétien ! Avant qu'on ne fût chrétien, quelle abondance de richesses !* » (n.11). En réalité, ces « temps chrétiens » qui combattent l'idolâtrie sont un progrès. Et c'est ce que montrera *La Cité de Dieu*.

Mais ces « temps chrétiens » sont aussi la réalisation d'une promesse, consignée dans les Écritures, et qui se situe dans la continuité de la promesse faite à Abraham : « *Dans ta descendance seront bénies toute les nations de la terre* » (Gn 22,18). Par exemple, au n. 9 de ce sermon, ces mots d'Isaïe, cités par saint Paul (Rm 10,15): « *Qu'ils sont beaux les pieds des messagers, qui annoncent la paix, qui annoncent la bonne nouvelle* » (Is 52,7), complétés par ce verset du *Psaume* 18, 5 : « *Par toute la terre résonne leur voix et leur parole aux limites du monde* ».

9. [...] L'Évangile est écrit à travers toute la terre. L'Église aussi a d'abord souffert de persécution : promesse tenue, puisque les martyrs avaient aussi été promis. Cite la promesse : « *Précieuse est aux yeux du Seigneur la mort de ses justes* » (Ps 115,15). Promesse tenue envers les martyrs, eux aussi promis. De quoi Dieu doit-il encore s'acquitter ? « *Tous les rois de la terre se prosterneront en sa présence* » (Ps 71,11). Ils ont cru aussi, ces rois qui, tout d'abord, par la persécution, avaient fait des martyrs. Et nous voyons maintenant que des rois ont cru. Il a donc encore tenu ses promesses, au point que sont maintenant brisées, sur l'ordre des rois, les idoles à propos desquelles ordre avait été donné par eux de mettre à mort les chrétiens. Il a donc enlevé les idoles, comme il l'avait promis : « *Et il n'y aura pas de respect pour les idoles des nations* » (Sg 14,1). Après l'accomplissement de tant de promesses, pourquoi, mes frères, ne croirions-nous pas en lui ? Dieu serait-il devenu un débiteur moins solvable ?

Il est évident qu'Augustin écrit au début des temps chrétiens et qu'il voit en eux, qu'il salue avec joie, l'accomplissement des promesses divines. « *Abraham a cru avant d'avoir rien vu*, dit Augustin, *c'est nous qui voyons l'accomplissement de ce qui lui a été promis* ». Mais nous à qui aussi des maux ont été promis. En effet, les idoles ont été détruites, mais l'idolâtrie est quelque chose qui renaît sans cesse, toujours prête à nous saisir : il suffit de voir aujourd'hui sur quoi nous fondons notre confiance, ce qui nous sert encore de divinité dans ce monde soi-disant « sorti de la religion ». Ce qui veut dire que le combat contre l'idolâtrie est toujours à reprendre et d'abord à l'intérieur de nous. Comment ? En choisissant la voie de l'intériorité qui nous ramène à Dieu, tout en nous rapprochant de nos frères, comme nous

« créés à l'image de Dieu » et appelés à revenir vers lui, plutôt que la voie de l'extériorité qui nous conduit à la division, car elle nous fait mettre notre confiance dans les biens matériels ou dans la réputation, elle aussi d'une certaine manière matérielle, puisqu'elle se construit en grande partie sur la disqualification des autres...

10. [...] Il a annoncé qu'il y aurait des malheurs (*labores*) en ce siècle, que même ses saints et ses fidèles connaîtraient le malheur, et porteraient du fruit par leur patience (Lc 8,15). Il l'a annoncé et nous le voyons. Nous sommes accablés par ces malheurs. Quels malheurs ne sont-ils pas encore annoncés ? En effet, n'allez pas croire, mes frères, que ce désastre humain dont vous êtes actuellement témoins, n'a pas été écrit dans l'Écriture de Dieu. Tout est écrit et la patience a été recommandée aux chrétiens et encore plus l'espérance des biens futurs, puisque les maux qui avaient été annoncés comme devant venir, sont effectivement venus. En effet, si ces maux prédits n'étaient point arrivés, nous n'aurions aucune raison de croire encore à ces biens à venir ; mais ces maux sont venus avant, afin que nous puissions croire aux biens de la vie future.

Telle est l'argumentation d'Augustin, qui n'a de sens que dans la dimension de la foi chrétienne, la sienne, mais aussi la nôtre, telle que nous la récitons encore dans le symbole de notre foi quand nous disons croire aussi « la vie du monde à venir (*et vitam venturi sæculi*) ».

Ce que nous avons traduit par « *ce désastre humain dont vous êtes actuellement témoins* »⁶ renvoie-t-il au sac de Rome ? À mon sens, non, car les auditeurs d'Augustin, en Afrique, avaient vécu déjà bien d'autres malheurs avec les donatistes⁷. Comme nous l'avons dit tout à l'heure, les guerriers d'Alaric, durant ses trois jours de pillage où la Ville était à eux, avaient bien autre chose à faire que de démolir les amphithéâtres ! Montrer sa force en violant tous les interdits, simplement parce qu'on est le plus fort, et s'emparer du bien d'autrui, quitte à le mutiler et à le tuer, avait sans doute pour eux beaucoup plus d'attrait que de jouer les démolisseurs...

Dans les n.11 et 12, qui précèdent cette évocation des amphithéâtres, Augustin a comparé le monde à un pressoir à huile dont sortent le marc destiné à l'égout et l'huile qui sera recueillie dans des vases ; ou encore, autre comparaison, au four de l'orfèvre :

11. [...] Cependant, puisque tout ce monde est un pressoir (*torcular*), cela suggère une autre comparaison [...] Le monde est comme le four de l'orfèvre, les justes sont comme l'or, les impies comme la paille, la tribulation comme le feu. Pourrait-on purifier l'or sans brûler la paille ? D'où vient que les impies sont réduits en cendres. Quand ils blasphèment et murmurent contre Dieu, ils ne sont en effet que cendres. Alors que de leur côté, les justes sont l'or épuré, supportant patiemment toutes les calamités de cette vie, louant le Seigneur au milieu de leurs épreuves : comme l'or précieux, ils iront dans les trésors de Dieu. [...] Tout vient de ce monde. Toi, vois ce que tu es. Car il est nécessaire que vienne le feu : s'il te trouve or, il t'enlèvera tes souillures ; s'ils te trouve paille, il te brûlera et te réduira en cendre. Choisis pour toi, ce que tu es. Car tu ne peux pas dire : j'échapperai au feu. Tu es déjà dans le four de l'orfèvre.

Il ne s'agit pas ici de l'évocation du purgatoire, mais des épreuves du temps présent, de la souffrance qui peut être l'occasion d'un cri de confiance vers Dieu, comme celui de Job, ou celle d'un blasphème, c'est-à-dire d'un rejet de Dieu. Nous ne pouvons pas échapper à l'épreuve, ne serait-ce qu'à celle de notre propre mort, qui, en nous, séparera ce qui est immortel de ce qui est mortel. Mais il est vrai que la part immortelle de nous-mêmes, peut très

⁶ Traduction un peu libre de *quod videtis atteri res humanas modo*, le verbe *adtero* (*attero*), ici à l'infinitif passif, signifiant : « être enlevé par frottement, foulé, détruit, ruiné, écrasé ».

⁷ Cf. notre cours de l'an dernier sur le donatisme.

bien être gangrenée par nos convoitises terrestres, par ces désirs qui nous limitent à notre mort terrestre, comme lorsqu'on cherche à jouir de la vie au maximum parce qu'elle est brève. Ce four de l'orfèvre, dans lequel nous sommes déjà n'est qu'une comparaison : son feu n'est pas une réalité physique, mais il dit l'épreuve. Et cette comparaison est destinée à nous rappeler ce qui jamais ne devrait échapper à notre conscience. Car, pourquoi ne croyons-nous pas vraiment au Jugement dernier ? Il y a, outre l'appel à la conversion, celui de bien user du temps :

12. [...] Parce que nous avons été négligents, soyons aujourd'hui diligents. Nous ne devons pas être négligents : tu ne sais pas ce que sera demain. Voici ce que la patience de Dieu nous invite à faire : nous corriger nous et notre vie si elle est mauvaise ; et à faire de meilleurs choix tant qu'il en est temps. [...] Dieu t'a fait bon alors que tu étais mauvais ; il veut aussi qu'un autre, de mauvais, devienne bon, comme toi-même de mauvais, tu es devenu bon. Tous viennent ainsi, à leur tour, mais alors que certains ne veulent pas venir, les autres viennent. [...] Si le méchant veut persévérer dans le mal, il ne sera pas ton compagnon, mais celui qui t'éprouve. [...] Ce que fait Dieu ? Attendons patiemment sa bonne patience, sa paternelle éducation (*disciplinam*). Il est père, il est bienveillant, il est miséricordieux. S'il nous laisse plutôt aller à la dérive, c'est que, pour notre malheur, il est irrité contre nous.

La colère de Dieu n'est que l'envers de notre refus de Dieu, car ce n'est pas par amour-propre, ni par jalousie, que Dieu va châtier ceux qui ne l'auront pas aimé ! Ce châtiment ne sera que la conséquence du choix que nous aurons fait, de devenir or ou paille. Il est vrai que cette référence à l'éducation – c'est ainsi que j'ai traduit *disciplina* – est en rupture totale avec la religion romaine qui cherchait à se rendre les dieux favorables et à les mettre au service de ses propres désirs, alors que le désir de Dieu, c'est de nous sauver pour nous permettre de vivre avec lui. Ce n'est pas de nous installer dans ce monde qui passe. Nous sauver, c'est développer en nous notre spiritualité, c'est-à-dire, cette vie en nous tournée vers lui et qui ne passera pas. Or, tout est fait dans notre culture pour présenter la spiritualité comme une fuite du monde, une « désincarnation », et ainsi la disqualifier au nom de l'intégrité de l'être humain. Mais, loin d'être la fuite du corps, la spiritualité ne peut se vivre qu'en lui et que grâce à lui. C'est exactement le contraire de ce qu'en disent ses détracteurs qui montrent par là qu'ils ne l'ont jamais pratiquée. Et tel est précisément le sens de la résurrection de la chair, car en tant qu'hommes, nous sommes corps et esprit et il ne s'agit pas de choisir l'un contre l'autre, ce qui est d'ailleurs impossible – car, disait Pascal, « qui veut faire l'ange fait la bête » ! —, mais entre deux manières d'être, deux orientations fondamentales – Augustin parle de « deux amours » – que saint Paul appelle « la chair » et « l'esprit ». Nous sommes « esprits » quand nous nous tournons vers Dieu, notre source, ce qui a pour effet de nous unifier et de nous unir aux autres dans la vérité de leur profondeur, car ils sont eux aussi créés à l'image de Dieu et appelés par Dieu ; alors que nous sommes « chair », réduits à notre condition mortelle, quand nous nous livrons à nos convoitises charnelles, c'est-à-dire terrestres, quand nous nous attachons aux biens périssables au point d'en faire le fondement de notre assurance, le dieu qui a notre confiance, ce qui a pour effet de nous transformer en rivaux les uns des autres, ou en « moyens » au service de nos ambitions. « Esprit » et « chair » désignent donc deux directions opposées et le salut, pour nous les hommes, consiste à choisir la voie de la spiritualisation, dans l'espérance de voir se réaliser ce qui nous a été promis.

A noter que, dans la foi catholique, il y a une femme en qui cette promesse a été réalisée : c'est la Vierge Marie, dont on célèbre l'assomption de son corps. Ce qui veut dire que notre corps de ressuscités n'aura certainement pas les propriétés spatio-temporelles de notre corps mortel. Si c'était le cas, on aurait tout à fait raison de chercher le corps du Christ ressuscité, et celui de sa mère, quelque part dans l'univers. Mais il ne s'agit pas pour autant d'une fiction. C'est la réalité même et le fondement de notre foi. Et la résurrection du Christ ne se réduit pas

aux apparitions qu'il a faites à ses disciples, au point de manger avec eux, pour leur prouver qu'il était vivant. Le Christ ressuscité vit d'une tout autre manière, et saint Paul est allé jusqu'à nous dire que l'Église est son Corps, le Corps dont il est la Tête. Il y a là toute une théologie à approfondir, qui doit beaucoup à saint Augustin, qui inspire les textes du concile Vatican II et ceux de nos derniers papes.

Beaucoup attendent de la résurrection la reprise ou la continuation, voire la compensation, de ce qu'ils auront connu sur terre. Or, au risque de les décevoir, il me semble pouvoir dire à partir des évangiles, que ce sera quelque chose de totalement différent. Nous sommes faits pour la vie de Dieu, une vie qui n'est ni charnelle, ni sexuelle. Dieu est Trinité : une relation d'amour entre des personnes qui se reconnaissent à la fois égales et différentes. C'est cette Trinité qui est source de toute vie, qui est le principe de la vie, celui de toute paternité, alors que, selon l'esprit du monde, nous pensons la paternité à partir de notre expérience de la procréation, à tel point que, de nos jours, certains voudraient faire reconnaître la maternité de Dieu ! Notre Dieu n'est pas sexué comme l'étaient les dieux païens, imaginés à l'image des hommes. Sa vie, à laquelle il nous appelle et qu'il nous invite à partager est d'un tout autre ordre que notre vie terrestre. La sexualité fait partie de notre dimension animale, ce qui ne veut pas dire que nous ne puissions pas la vivre d'une manière spirituelle, en y mettant de la parole, en y mettant de l'amour, en lui donnant du sens et un sens qui dépasse l'instant et la simple matérialité des choses...

Tout cela pour dire que nous vivons dans un monde limité par l'horizon de la mort⁸. Or, c'est être dans une situation de péché que de ne pas se reconnaître d'autre maître, en dernière instance, que la mort, et tel est précisément le sens de cette phrase de saint Paul : « *par le péché, la mort est entrée dans le monde* » (Rm 5, 12). Or, selon la logique du monde, pour éviter d'être maîtrisé par la mort, pour ne plus en avoir peur, il n'y a qu'une solution : tuer, tuer pour ne pas être tué ; ou encore, menacer les autres de mort, une mort qui se monnaie de multiples façons : de la spoliation des biens matériels à la souffrance infligée, « l'esclave » étant celui dont la vie a été « épargnée » en échange de sa soumission. En fait, il s'agit pour nous de nous tourner vers la lumière qui vient de Dieu, pour subir cette transformation⁹, comme les olives dans le pressoir : il nous faut nous séparer de notre vie charnelle. Elle n'est, en quelque sorte, que le premier étage de la fusée, ce qui devrait nous permettre de nous arracher à la pesanteur, ce que nous faisons chaque fois que nous répondons à notre vocation d'enfants de Dieu, en devenant ici bas des êtres de miséricorde. Mais notre être véritable, qui demeurera toujours, c'est l'étage supérieur de la fusée et le ciel vers lequel nous sommes embarqués n'est pas le ciel visible, mais ce qui déjà germe en nous, ce que nous avons à conquérir tout au long de notre vie, et dont nous pouvons avoir le pressentiment, quand nous rentrons en nous-mêmes pour nous tourner vers Dieu.

Mais comment entendre aujourd'hui ce mot de « châtiment », alors que la loi nous interdit de frapper un enfant pour le corriger, sans doute pour le protéger de comportements sadiques, et que, nous fondant sur l'idée que l'enfant est « naturellement bon », nous pensons que la rénovation de l'humanité viendra des enfants, un jour, comme par enchantement, alors que notre foi nous dit qu'elle est dans notre retour à la Source ? Lorsque Jésus nous invite à redevenir enfants, c'est en retrouvant la confiance totale – l'humilité – du tout petit enfant qui sait instinctivement qu'il est dépendant. C'est pour nous inviter à nous confier totalement à Dieu, mais certainement pas pour devenir de ces enfants qui, à partir d'un certain âge – le stade sadique-anal dont parlent les psychologues – se mettent à dire « non » à tout et qui, si on ne se montre pas plus forts qu'eux dans nos interdits, deviendront des « enfants gâtés »,

⁸ Cf. dans le cantique de Zacharie : « afin d'illuminer ceux qui se tiennent dans les ténèbres et l'ombre de la mort » (Luc 1, 79)

⁹ Sans le péché, on peut penser que la mort aurait été à l'image de l'assomption de la Vierge, conçue sans péché, une transformation, une entrée dans la vie même de Dieu, préparée par notre vie terrestre pour qu'elle soit nôtre.

jamais contents, et capables de devenir des bourreaux¹⁰. Tout cela pour dire que l'adage : « Qui aime bien châtie bien » (*Qui bene amat bene castigat*), a du mal aujourd'hui à se faire entendre, et même à se dire. Par contre, on n'hésite pas à le retourner contre la puissance de l'Église qui pendant des siècles aurait écrasé les gens de ses principes afin de mieux les contrôler et les utiliser. Nous sommes dans cette logique-là. Et c'est cette logique qu'il nous faut neutraliser, en vivant autrement, en croyant que notre vraie vie c'est notre vie avec Dieu qui est aussi notre vie avec les autres, dans leur vocation et leur dignité de personnes.

C'est seulement à ce moment-là qu'arrive la référence aux amphithéâtres.

13. Voyez, mes frères, jetez un coup d'œil sur ces amphithéâtres qui s'écroulent aujourd'hui. L'excès (*luxuria*) les a construits. Pensez-vous, en effet, qu'ils soient l'œuvre de la piété ? Non, ils ne sont l'œuvre que de l'excès des hommes impies. Et vous ne voulez pas que s'écroulent un jour les édifices de l'excès et que s'élèvent les édifices de la piété ? Car Dieu a permis, quand on construisait ces monuments, que les hommes puissent reconnaître un jour les désordres dont ils seraient la cause. Mais comme ils ne voulurent pas le reconnaître, le Seigneur Jésus Christ est venu, a commencé à prêcher [pour dénoncer] leurs désordres, a commencé à renverser ce qu'ils avaient en haute estime, et les voilà qui disent : *Les temps chrétiens sont mauvais (Mala sunt tempora christiana)*.

C'est en tant que médecin que Dieu retranche ce qui peut nous nuire. Mais cela n'a de sens qu'en vue de la vie éternelle à laquelle nous sommes appelés et de laquelle nous vivons, bien ou mal, selon que nous aurons choisi d'être : or ou paille. D'où cette étonnante formule : « *S'il est très en colère quand il n'exige rien, il est très miséricordieux quand il éprouve* » (n.14). Il n'y a qu'une manière de rencontrer la miséricorde de Dieu dans l'épreuve, c'est de l'appeler et nous ne pourrions pas l'appeler si son Esprit déjà ne nous tournait vers lui. C'est ce qui fait la force du livre de Job.

Dans le premier cas, ne pouvant rien pour nous, en raison de notre refus, Dieu nous abandonne à notre perte, espérant peut-être que nous finirons par comprendre, du fond de notre déception et de notre misère ; dans le second cas, puisque nous nous tournons vers lui, il ne peut pas ne pas nous venir en aide et ne pas nous accorder la grâce de supporter l'épreuve, car c'est dans l'épreuve que nous grandissons. Il nous faut donc toujours avoir à l'esprit l'image du pressoir. C'est là que se fait la séparation entre les deux amours.

C'est donc parce qu'il lui est antérieur, que ce long sermon ne nous apprend rien sur la réaction d'Augustin à la nouvelle de la chute de Rome, mais, par contre, il nous en dit beaucoup sur la manière dont sa foi va lui permettre de l'accueillir. En un sens, c'est toute la problématique de la première partie de *La Cité de Dieu* qui se trouve ici préparée et fondée sur l'autorité de l'Écriture, sur la parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche.

Le monde à venir, au-delà de l'Histoire, ne sera pas la continuation du temps présent. Du moins, pas dans sa dimension matérielle. De « charnels » que nous étions, nous serons devenus « spirituels », par l'épreuve du pressoir (la souffrance et la mort). Non pas de « purs esprits », mais, avec notre corps ressuscité, comme l'est auprès du Père, le Premier Né de la nouvelle création : dans cette humanité rénovée que nous jalouent les mauvais anges, devenus « charnels » par leur refus de louer Dieu, alors que les saints sont tout entiers tournés vers lui.

Je suis resté longtemps sur ce premier sermon parce qu'il nous résume parfaitement toute la problématique de la vie humaine selon la foi chrétienne.

2. Deuxième sermon : « Peut-être Rome n'a-t-elle pas péri si les Romains ne périssent pas ? ».

Ce Sermon 81, le premier à parler explicitement de la ruine de Rome, a été prononcé à Hippone, durant l'automne 410. On y trouve une invitation à se garder du monde à cause de

¹⁰ Ce « non » est en fait la recherche d'une limite dont l'enfant a besoin pour s'y appuyer et s'il ne la trouve pas dans sa petite enfance, il la cherchera toute sa vie, jusqu'à ce qu'il se laisse arrêter par plus fort que lui.

ses scandales, c'est-à-dire des occasions de chute, en un mot du péché. À partir du malheur de Job, que sa femme poussait au blasphème, Augustin distingue pression (*pressura*) et scandale, ce qui nous ramène à la métaphore du pressoir d'olives (*torcular*), du sermon précédent :

2. [...] La pression te pèse, le scandale t'écrase (*Pressura premit te, scandalum opprimit te*). Sous la pression, tu te préparais à conserver la patience, à tenir la constance, à ne pas abandonner ta foi, à ne pas consentir au péché. Si tu gardes cela, si tu le gardes encore, la pression ne sera pas pour toi une ruine ; elle aboutira à ce qui fait la valeur du pressoir : non pas écraser l'olive, mais en faire couler l'huile.

Augustin invite à la douceur : « *Est doux celui à qui, dans tout ce qu'il fait de bien, rien ne plaît si ce n'est Dieu, et à qui, dans tout ce qu'il subit de mal, Dieu ne déplaît pas.* » (n. 5).

7. [...] Quand vient la tribulation : elle sera ce que tu voudras : épreuve ou damnation. Tel elle te trouvera, tel tu seras. La tribulation est feu : elle te trouve or, elle t'enlève tes impuretés ; elle te trouve paille, elle te réduit en cendres. [...] À l'homme qui te dit : « Voilà, avec les temps chrétiens, tous les tourments qui nous oppressent, le monde est ravagé ! », toi, réponds-lui : « Avant que cela ne m'arrive, le Christ l'avait prédit ».

C'est, en effet, en inaugurant la fin de l'Histoire¹¹, que le Christ est venu pour tout rénover :

8. [...] Voilà pourquoi un fils est né à Abraham dans sa vieillesse : parce que le Christ devait venir dans la vieillesse de ce monde. Il est venu quand tout vieillissait, et il t'a rénové. La réalité créée, fondée, destinée à périr, touchait à sa fin. Il était inévitable qu'abondent les calamités. Il est venu te consoler au milieu de ces souffrances et te promettre un repos sans fin. Ne t'attache pas à ce monde vieilli et ne refuse pas de rajeunir dans le Christ, lui qui te dit : « Le monde périt, le monde vieillit, le monde défaille, le monde a le souffle haletant de la vieillesse, mais ne crains pas, *ta jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle* » (Ps 102,5).

Ce n'est qu'à la fin du sermon qu'il est explicitement question du sac de Rome :

9. C'est, dit-on, dans les temps chrétiens, que Rome a péri. Mais, peut-être Rome n'a-t-elle pas péri : peut-être a-t-elle été frappée et non anéantie ; peut-être a-t-elle été châtiée et non détruite. Peut-être Rome n'a-t-elle pas péri si les Romains ne périssent pas ? Ils ne périront pas s'ils louent Dieu ; ils périront s'ils le blasphèment. Car qu'est-ce que Rome, sinon les Romains ? En effet, il ne s'agit pas ici de pierres ni de poutres, de grands immeubles d'habitation ni de vastes remparts. Tout cela a été construit pour un jour ou l'autre tomber en ruines. Quand l'homme a bâti, il a posé pierre sur pierre ; et lorsque l'homme détruit, il enlève pierre après pierre. Ce qu'un homme a fait, un autre le détruit. Est-ce faire injure à Rome que de dire : elle est tombée ? Non pas à Rome, mais peut-être à son bâtisseur ? Faisons-nous injure à son fondateur, parce que nous disons : Rome fondée par Romulus, s'effondre ? Mais le monde lui-même, créé par Dieu, est destiné à disparaître. Cependant, ni ce que l'homme a fait ne s'écroule si ce n'est quand Dieu l'aura voulu, ni ce que Dieu a fait ne s'écroule si ce n'est quand Dieu l'aura voulu. En effet, si l'œuvre de l'homme ne peut s'écrouler que par la volonté de Dieu, comment l'œuvre de Dieu pourrait-elle s'écrouler par la volonté de l'homme ? Cependant Dieu a créé pour toi un monde destiné à s'écrouler et c'est pourquoi il t'a créé comme devant mourir. Oui, cet homme, ornement de la cité, cet homme qui

¹¹ Cf. He 1, 2 : « En ces temps qui sont les derniers... »

l'habite, la dirige, qui gouverne la cité, est ainsi venu pour s'en aller, est ainsi né pour mourir, est ainsi entré pour passer. *Le ciel et la terre passeront* (Mt 24,35); quoi d'étonnant qu'une ville finisse un jour ? Et s'il se trouve qu'elle ne finisse pas maintenant, elle ne manquera pas de finir un jour.

Le nom de Rome désigne ici plus que la ville au bord du Tibre : c'est l'Empire romain et c'est peut-être bien pour cela que, pour l'empereur Honorius, la ville pouvait être sacrifiée au profit de l'Empire qui devait rester ferme face aux revendications inacceptables d'Alaric.

Je pense que nous avons aujourd'hui des indices de fin du monde que n'avait pas Augustin, des indices tout aussi objectifs que l'étaient, pour lui, les invasions barbares annonçant la fin de l'Empire, qu'il s'agisse de la démographie, du désastre écologique annoncé, de la montée de la violence dans nos sociétés, de moins en moins « disciplinées » (disons : par perte de référence à des valeurs communes, ou encore du sens des limites). Mais la date de cette fin, Dieu seul la connaît. Et Augustin se garde bien de faire des pronostics sur l'avenir de l'Histoire. Il nous parle de ce qui attend chacun d'entre nous avec cette question essentielle : Notre foi sera-t-elle à la hauteur de notre situation ?

Avant de conclure son sermon, Augustin ne manque pas de citer Virgile, pour donner à ses fidèles de quoi répondre aux gens qui disent que tout le malheur vient des temps chrétiens, un argument qu'il développera au début du livre I de *La Cité de Dieu* (2-3) :

9. [...] Ces dieux de Rome furent d'abord les dieux de Troie. Troie a brûlé ; Énée a emporté des dieux fugitifs, ou plutôt il emporta dans sa fuite ses dieux stupides (*stolidos*). En effet, ils purent être emportés par un homme en fuite, mais, par eux-mêmes, ils n'auraient pas pu fuir. Et quand avec ces dieux il arriva en Italie, c'est avec de faux dieux qu'il fonda Rome. Il serait trop long de raconter la suite, mais brièvement rappelons ce qu'en disent leurs livres. Un de leurs auteurs connu de tous, s'exprime ainsi : « *La ville de Rome, comme je l'ai appris, eut pour fondateurs et premiers occupants des Troyens qui, ayant fui sous la conduite d'Énée, erraient sans pouvoir se fixer* »¹². Ils avaient donc des dieux avec eux; ils fondèrent Rome dans le Latium et ils établirent là, pour qu'on les adore, les dieux qui étaient adorés à Troie. Il est même suggéré par l'un de leurs poètes que Junon en colère contre Énée et les Troyens fugitifs, aurait dit : « *Une race, mon ennemie, fait voile sur la mer Tyrrhénienne, portant Ilium en Italie ainsi que ses pénates vaincus* »¹³; c'est-à-dire portant avec elle en Italie ses dieux vaincus. Or quand ces dieux vaincus étaient emportés en Italie, était-ce l'effet d'une volonté divine (*numen*) ou présage (*omen*)¹⁴?

En marge de ce sermon, en voici un autre qui lui est lié, sans doute très proche au plan chronologique, mais qui n'est pas repris dans le recueil de Jean-Claude Fridouille¹⁵.

2 bis. Sermon 80 : « Vivons bien et les temps seront bons »

8. Nous vous le disons donc, mes frères, priez autant que vous le pouvez. Les maux abondent et Dieu a voulu que ces maux abondent. Et pourtant que n'abondent pas les méchants et que n'abondent pas les maux! Les temps sont mauvais, les temps sont difficiles, disent les hommes. Vivons bien et les temps seront bons. C'est nous qui sommes le temps et tels que nous sommes, ainsi sont les temps. Mais que faisons-nous ? Nous ne pouvons pas convertir au bien la masse des hommes. Un petit nombre

¹² Salluste, *Conjuration de Catilina*, 6, 1.

¹³ Virgile, *Énéide*, I, 67, 68.

¹⁴ *Numen* désigne la puissance divine, le « numineux » désignant une puissance divine indifférenciée. D'où le proverbe, en filigrane dans la *Cité de Dieu* I, 3 : « *nomen omen* » (« le nom est présage »)

¹⁵ On peut le trouver in *Une année avec saint Augustin, les plus beaux textes à découvrir chaque jour...* p. 657.

nous écoutent et vivent bien : le petit nombre de ceux qui vivent bien supporte le grand nombre de ceux qui vivent mal. Ils sont les grains, ils sont sur l'aire ; sur cette aire, ils peuvent avoir avec eux de la paille ; ils n'en auront pas dans le grenier. Qu'ils tolèrent ce qu'ils ne veulent pas, afin de parvenir à ce qu'ils veulent.

Pourquoi nous attrister et accuser Dieu ? Les maux abondent dans le monde, pour nous détourner de l'amour du monde. Les grands hommes et les saints dans la foi ont méprisé le monde dans son éclat; et nous ne pourrions pas le mépriser dans ce qu'il a de repoussant ? Le monde est mauvais, voici qu'il est mauvais et il est aimé comme s'il était bon ! Or, qu'est-ce qui rend ce monde mauvais ? Ce qu'il y a de mauvais, ce n'est ni le ciel, ni la terre, ni les eaux, ni ce qui s'y trouve renfermé, oiseaux, poissons, végétaux. Tous ces êtres sont bons, et ce sont les hommes mauvais qui rendent le monde mauvais. Néanmoins, comme il nous est impossible de nous tenir à l'écart des hommes mauvais, tant que nous vivons, comme je l'ai dit, que notre gémissement s'élève vers le Seigneur notre Dieu, et supportons les maux pour parvenir aux bonnes choses. Ne blâmons point le Père de famille, car il nous est précieux. C'est lui qui nous porte; ce n'est pas nous qui le portons. Il sait comment gouverner son œuvre. Fais ce qu'il a commandé et espère ce qu'il a promis.

3. Troisième sermon : « Où étaient donc les tombes de Pierre, de Paul, de Laurent et des autres martyrs ? »

Le *Sermon 296*, le troisième retenu, est daté du 29 juin 411, fête de la « naissance » au ciel des martyrs Pierre et Paul, presque un an après le sac de Rome. Il est prononcé à Carthage, quelques jours après la conférence avec les donatistes, en présence de nombreux réfugiés qui ont besoin, non seulement de compassion, mais de comprendre ce qui s'est passé : pourquoi Rome a-t-elle été détruite, alors qu'elle était chrétienne, du moins en partie, et que reposaient dans ses murs les restes des martyrs ?

Ce n'est qu'après avoir évoqué l'histoire de saint Pierre, son reniement avant la Passion et la mission que Jésus lui confia « après qu'il lui eut appris à aimer » (n.1) – paître le troupeau du Seigneur, tout en étant soigné avec lui (*Pascimus vos, pascimur vobiscum*) – qu'Augustin s'engage à « dire quelque chose à propos du temps présent » (n.5). Il introduit sa réflexion en citant l'apôtre Paul : « Les souffrances du temps présent sont sans commune mesure avec la gloire qui doit se révéler en nous ! » (Rm 8,18), afin d'inviter ses auditeurs à ne pas penser les choses de manière charnelle (*carnaliter*), mais spirituelle.

6. [...] Le monde est ébranlé, le vieil homme est bouleversé; la chair est opprimée: qu'en coule l'esprit¹⁶ ! « Le corps de Pierre repose à Rome », dit-on, « Le corps de Paul repose à Rome, le corps de Laurent repose à Rome, les corps d'autres saints martyrs reposent à Rome. Et Rome est malheureuse, et Rome est ravagée, frappée, écrasée, incendiée. Tant de cadavres s'amoncellent, du fait de la famine, de la peste, du glaive ! Où sont les tombeaux des apôtres ? Que dis-tu ? » - Eh bien, je dis ceci: « [...] Ils sont là, oui, là, mais ils ne sont pas en toi. Ah, si seulement ils étaient en toi, qui que tu sois, toi qui dis ces choses, qui déraisonnes en les disant, qui bien qu'appelé à le faire en esprit, juges charnellement, toi qui es comme tu es ! Ah, si seulement les tombeaux des apôtres étaient en toi, si seulement tu pensais comme eux ! Tu verrais si le bonheur qui leur fut promis était terrestre ou éternel¹⁷ ! ».

Nous avons là la réponse chrétienne : elle vient de la foi, ou fait appel à la foi du chrétien. Plus loin, Augustin donne la réponse à faire aux païens :

¹⁶ *Premitur caro, liquescat spiritus*, que l'esprit se liquéfie comme en sortant du pressoir...

¹⁷ Cf. *Homélie sur la Première Épître de St Jean* I, 2; *Cité de Dieu* VIII, 27

9. [...] Cette ville, qui vient de brûler pour la première fois au milieu des sacrifices des chrétiens, avait déjà brûlé deux fois au milieu des sacrifices des païens! Elle a été incendiée, la première fois, par les Gaulois, et seule la colline du Capitole a été épargnée¹⁸ ; la deuxième fois, incendiée par Néron, je ne sais si je dois dire déchaîné ou débauché¹⁹, Rome a été une deuxième fois la proie des flammes. Sur l'ordre de Néron, l'empereur de Rome, l'esclave des idoles, le bourreau des apôtres, sur son ordre, Rome fut incendiée. Pourquoi, vous demandez-vous? Pour quelle raison? Cet homme impérieux, orgueilleux, luxurieux, se délecta de contempler l'incendie de Rome. « Je veux voir, disait-il, comment a brûlé Troie ». Rome a donc brûlé une, deux, trois fois. Pourquoi te complais-tu maintenant à grincer des dents contre Dieu à propos d'une ville habituée à brûler ?

Car, en dehors de ces deux incendies mémorables, il y en a eu bien d'autres²⁰ ! Mais le chrétien, qui se nourrit des Écritures, devrait savoir que tous ces maux ont été annoncés :

10. [...] Quand le monde avancera en âge, quand la fin approchera, vous l'avez entendu, frères, nous l'avons entendu ensemble : *il y aura des guerres, il y aura des troubles, il y aura des oppressions, il y aura des famines* (cf. Lc 21,11 ; Mt 24,7 ; Mc 13,8). Pourquoi sommes-nous en contradiction avec nous-mêmes en croyant ces prédictions quand nous les lisons, et en murmurant quand elle s'accomplissent ?

Le chrétien doit se souvenir que c'est dans le ciel qu'il doit conserver son trésor, « *là où le Goth ne peut enlever ce que garde le Christ* » (n.11) et, s'il ne tient pas compte de ce conseil, il ne doit pas s'étonner à recevoir, comme le mauvais serviteur, « un grand nombre de coups ».

D'autre part, chose que nous avons beaucoup de mal à entendre aujourd'hui, nous qui tenons tant à être heureux en ce monde :

12 [...] *Le Seigneur corrige celui qu'il aime, il flagelle tout enfant qu'il reçoit* (He 12,6). Toi, enfant délicat du Seigneur, tu veux être reçu mais non être flagellé, pour t'amollir et, lui, le faire mentir ! Aurait-il donc fallu que le tombeau des apôtres, qui te prépare le ciel, te conserve à jamais sur terre les théâtres des insensés? Pierre est-il mort et enseveli pour empêcher que ne s'écroule la pierre d'un théâtre? Dieu fait tomber les frivolités des mains des enfants indisciplinés. [...] Qui épargne la correction prépare la condamnation. [...] Maintenant, il éprouve une grande colère, une grande colère contre les impies heureux. Ne les enviez pas, ne souhaitez pas être comme eux. Mieux vaut être flagellé que condamné.

Aimer Dieu, c'est aimer les intérêts de Dieu, c'est-à-dire la réussite de son plan de salut : que les hommes reviennent vers lui en esprit et en vérité. D'où ces épreuves qui n'ont rien de gratuit, ni, encore moins, de sadique. Il veut nous faire comprendre que nous ne sommes pas faits pour finir sur cette terre, mais pour vivre de sa vie – finalité dont nous ne sommes pas toujours bien conscients, mais « *Là où est ton trésor, là aussi est ton cœur* » !

Nous ne pouvons rien changer à ce qu'est Dieu, mais seulement soigner son image en nous :

13. [...] *Que donnes-tu à Dieu? Pour qu'il soit plus grand? Meilleur ? Plus riche? Plus honoré? Quel que tu puisses être, il sera, lui, ce qu'il était. Regarde donc auprès de toi si par hasard tu ne dois pas donner à ton prochain ce qui parviendra à Dieu. Quand tu as fait quelque chose à l'un des plus petits d'entre les miens, c'est à moi que tu l'as fait* (Mt 25,40). Si donc on te demande de partager ton pain avec celui qui a faim, dois-tu fermer l'Église à celui qui frappe à la porte ?

¹⁸ En 390 a.C cf Tite Live, *Histoire romaine* V, 41-43

¹⁹ Cf. CD V, 19

²⁰ Entre – 550 avant J.-C. et 410 après J.-C. , il y a eu à Rome en moyenne une dizaine d'incendies, d'ampleur diverse, par siècle, dont huit sous le seul règne d'Auguste (27 avant J.-C -14 après J.-C.).

Cette question, vers la fin du sermon, introduit l'évocation d'un incident dont Augustin n'a pas été le témoin direct, mais qui lui a été rapporté, deux ou trois jours auparavant (n.15) : un donatiste, repentant de s'être fait rebaptiser et que l'évêque – celui de Carthage – avait exhorté à la pénitence, a soulevé un tel mouvement de protestation chez les fidèles, qu'il s'est retrouvé éconduit, contrairement à ce qui venait d'être décidé à la Conférence, quelques jours plus tôt. C'est « l'estomac tordu » (n.14) qu'Augustin en parle :

14 [...] Pourquoi veux-tu juger le cœur? Moi je vois un demandeur, et toi tu accuses un simulateur. O toi, chrétien, admetts ce que tu vois, remets à Dieu ce que tu ne vois pas.

Il y a là quelque chose qui nous est dit par rapport à nos jugements qui parfois peuvent nous faire exclure de l'Église certaines personnes dont nous jugeons qu'elles en sont indignes. Rappelons-nous la recommandation du pape François faite aux prêtres à ne pas se comporter comme des douaniers. L'Église, c'est, ou ce devrait être, le lieu de la miséricorde. Bien sûr, il y a des principes que l'on veut défendre, mais, par exemple, est-ce que l'indissolubilité du mariage, qui, pour l'Église, est devenu le signe de l'indissolubilité du lien d'amour entre Dieu et l'humanité, entre le Christ et son Église, va être ébranlé parce que des couples humains ont échoué et ont l'honnêteté de le reconnaître, et même, éventuellement, le courage de recommencer une autre histoire? Que donne à voir l'Église, dans ce cas, de la miséricorde de Dieu? Et qu'est-ce qu'on dit aussi à propos du veuvage? Ne sommes-nous pas souvent dans un fantasme au sujet de l'au-delà? Dans l'évangile que nous avons lu dimanche dernier, à propos du lévirat au nom duquel une femme aurait épousé successivement les six frères de son mari, tous morts sans lui laisser d'enfants, quand on demande à Jésus duquel elle sera l'épouse, Jésus répond que dans la résurrection des morts on ne se mariera plus, parce qu'on ne pourra plus mourir (cf. Lc 20, 27-38). Seule comptera alors notre capacité d'aimer en vérité. Certes, il y a toute une mystique de la fidélité, toute une pastorale du veuvage. Mais la mission du christianisme est-elle de défendre et de récompenser le mérite de gens exemplaires, ou d'appeler tous les hommes au salut? Le mariage du Christ et de l'Église, c'est le modèle qui ne pourra jamais faillir. Aux hommes de faire en sorte de vivre selon ce modèle et de s'appuyer sur ce lui en demandant la grâce de pouvoir l'imiter. Mais à condition de rester dans l'amour, car il y a des situations telles que c'est humainement impossible et qu'il vaut sans doute mieux, pour l'honneur du mariage, une séparation que des drames continuels. C'est en effet par respect du mariage que certains choisissent de mettre un terme à ce qui pour eux n'en était plus un. « Ne pas séparer ce que Dieu a uni », ne revient-il pas, dans certains cas à transformer le mariage en prison à vie? Il y a là un problème que le synode des évêques doit traiter, et on ne peut qu'espérer que le parti qui se réclamera de la tradition, ne l'emporte pas en verrouillant un peu plus, une fois de plus, la porte d'accès au salut. « Prenez et mangez en tous, ceci est mon corps », disait Jésus.

4-Quatrième Sermon: « L'Éternel a promis des choses éternelles »

Le *Sermon 105*, présenté comme ayant été prononcé durant l'été 411, daterait plutôt de l'été 412, en raison de son utilisation de certains arguments que l'on trouve dans les premiers livres de la *Cité de Dieu*²¹. On peut donc penser qu'il est contemporain de leur rédaction. Il commente les paroles : *Si l'un de vous a un ami qui se rend chez lui au milieu de la nuit...* (Lc 11,5-8).

On y trouve l'antagonisme qui oppose des deux cités :

8. Dieu mêle des amertumes aux félicités terrestres pour que l'on recherche une autre félicité, celle dont la douceur n'est pas trompeuse ; et de ces amertumes le monde se sert pour s'efforcer de détourner ton regard de ce qui est devant toi pour

²¹ Selon P.-M. Hombert (*Nouvelles recherches de chronologie augustiniennne*, p. 247, Note 7) en raison d'une citation à connotation antipélagienne très nette : *Selon la mesure de foi que Dieu a donné à chacun* (Rm 12,3) qui n'apparaît pas dans les écrits d'Augustin avant 412. D'autre part, les références à Virgile et à la défaite du païen Radagaise indique une proximité chronologique avec la rédaction des premiers livres de *La Cité de Dieu*.

te faire regarder en arrière. À propos de ces amertumes, à propos de ces tribulations, tu murmures et tu dis: « Voilà que tout périt avec les temps chrétiens! » Pourquoi fais-tu tout ce bruit ? Dieu ne m'a pas promis que ces choses ne périraient pas, le Christ ne me l'a pas promis. L'Éternel a promis les choses éternelles: si je le crois en cette vie, de mortel je deviendrai éternel. Pourquoi fais-tu tout ce bruit, ô monde immonde ? [...] Que le monde soit heureux, que le monde soit renversé, je bénirai le Seigneur qui a fait le monde, oui je le bénirai. Que j'aie bien selon la chair, que j'aie mal selon la chair, Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours sur mes lèvres. Car si je le bénis quand je vais bien et le blasphème quand je vais mal, j'ai été atteint par le dard du scorpion et, piqué, j'ai regardé en arrière²²...

Suit l'évocation explicite des deux cités :

9. [...] Si la cité qui nous a engendrés charnellement ne demeure pas, elle demeure, celle qui nous a engendrés spirituellement : *Le Seigneur a bâti Jérusalem* (Ps 146,2) [...] Un royaume céleste t'a été promis pour que tu ne périsses pas avec les royaumes terrestres.

En effet, ce n'est que par flatterie de poète que Virgile a pu faire dire à Jupiter à propos des Romains : « *Je ne leur fixe de limites ni dans l'espace ni dans le temps : je leur ai donné un empire sans fin* » (*Énéide* I, 278-279). En fait, Jupiter, aussi faux dieu que prophète menteur, n'a rien donné du tout. Mais, dans un autre ouvrage, alors qu'il parlait en son propre nom au lieu de donner la parole à Jupiter – qui n'est qu'une pierre ! – Virgile a dit au détour d'une phrase : « *ni les affaires de Rome ni les royaumes destinés à périr* » (*Géorgiques* II, 498), ce qui veut dire qu'il reconnaissait la mortalité de ces royaumes, et, selon Augustin, également celle de Rome :

10. [...] *Le ciel et la terre passeront* (Lc21,33)! Ce que Dieu lui-même a fait passera : combien plus rapidement passera ce qu'a fondé Romulus ! [...] Quand Virgile disait qu'ils périraient, c'est la vérité qui l'empêchait de se taire ; quand il disait qu'ils demeureraient toujours, c'est la flatterie qui le lui faisait promettre.

Dès lors, en tant que chrétiens, il nous faut prendre très au sérieux le *Sursum corda* (« *Élevons notre cœur* ») de la liturgie eucharistique. Il nous faut garder et protéger notre espérance, contre « la queue du scorpion » qui cherche à la détruire. Il faut faire comme la poule de l'Évangile qui préserve ses petits (Mt 23,37) en coupant le scorpion en morceaux. Mais puisse l'Esprit Saint toucher le cœur des blasphémateurs pour en faire des croyants !

Voilà qui résume la lecture augustiniennne de la chute de Rome, ce qui était loin d'être du goût de tout le monde, comme en témoigne cette remarque entendue par le prédicateur ou qui lui fut plusieurs fois rapportée: « *Mais qu'il cesse donc de parler de Rome ! Qu'il se taise au sujet de Rome !* » (n.12). Ce qui fait penser à ce que nous entendons souvent dire devant le scandale du mal : « Taisez-vous, vous n'en avez pas l'expérience pour pouvoir en parler ! Laissez-nous dans notre récrimination ». Il ne s'agit pas pour Augustin d'insulter Rome, « *dans laquelle vit en grand nombre une partie de la cité pérégrinante de Jérusalem* ». Le Christ n'est pas plus la cause de la perte de Rome que cette ville n'était protégée par ses dieux de pierre et de bois ! Comme on peut le lire dans l'évangile : « *Le règne de Dieu ne vient pas de manière visible* » (Lc 17,20).

12 [...] Des dieux d'or et des dieux de bois diffèrent pour le prix; mais pour ce qui est d'avoir des yeux et ne pas voir, ils sont égaux! Voilà à quels gardiens des hommes instruits ont confié Rome, à des gardiens qui ont des yeux et ne voient pas! Ou alors s'ils pouvaient sauver Rome, pourquoi ont-ils péri avant elle ? Ils disent: « Alors Rome

²² Cf. *Lettre 130*, 16 (411-412) : « Le scorpion est l'ennemi... de celui qui espère la vie éternelle, qui oublie ce qui est derrière lui et se porte en avant » (cf. Ph1, 13).

a péri. » Mais ils ont péri eux-mêmes. Ils disent : « Ce ne sont pas eux qui ont péri, mais leurs statues ». Mais comment auraient-ils pu garder vos toits, eux qui n'ont même pas pu garder leurs statues ? Alexandrie un jour a perdu de tels dieux²³. Constantinople, depuis qu'elle a été fondée pour être une grande cité, et parce qu'elle a été fondée par un empereur chrétien, a perdu un jour ses mêmes faux dieux: et malgré cela, elle s'est accrue, s'accroît et demeure. Aussi longtemps que Dieu le voudra, elle demeurera. Cependant, en disant cela, nous ne lui promettons pas l'éternité. Carthage demeure, au nom du Christ, alors qu'un jour la déesse Cælestis a été renversée²⁴ : parce qu'elle n'était pas céleste, mais terrestre.

Donc la chute de Rome n'est pas due aux temps chrétiens, comme le prouve, par ailleurs, la défaite du païen Radagaise²⁵ qui pourtant sacrifiait tous les jours à Jupiter, et comme le prouve aussi le fait que des Goths « *de foi chrétienne non catholique, et ennemis des idoles* » aient saccagé Rome : « *ils ont triomphé de ceux qui mettaient leur confiance dans les idoles, cherchaient encore les idoles perdues et désiraient sacrifier encore aux idoles perdues* » (n. 13)

Et les Romains chrétiens ont subi leurs coups, dans leurs biens matériels et dans leur chair, tout autant que les païens :

13 [...] Ils furent affligés dans ce royaume terrestre, mais ils n'ont pas perdu le royaume des cieux; mieux, l'épreuve des tribulations les a rendus plus aptes à l'obtenir. [...] Au contraire, ces blasphémateurs qui recherchent les biens terrestres, qui désirent les biens terrestres, qui placent leur espérance dans les biens terrestres, lorsque, bon gré mal gré, ils auront perdu ces biens, que leur restera-t-il ? Où séjourneront-ils ? Rien dehors, rien dedans. Le coffre vide, la conscience (*conscientia*) plus vide encore. Où le repos ? Où le salut ? Où l'espoir ? Qu'ils viennent donc, qu'ils cessent de blasphémer, qu'ils apprennent à adorer. Que les scorpions avec leur dard soient mangés par la poule, qu'ils soient par elle assimilés dans son corps : qu'ils travaillent (*exerceantur*) sur terre, qu'ils soient couronnés au ciel.

La poule à laquelle se comparait Jésus quand il se lamentait sur Jérusalem (Mt 23,37) est devenue l'image de l'Église. On remarquera combien le pasteur Augustin a le souci d'aller chercher la brebis perdue, car tous les hommes sans exception sont appelés au salut et c'est sur terre que tout se décide, non pas à l'extérieur, selon ce qui est visible aux autres, mais à l'intérieur, dans le cœur de chacun. Si le mot « conscience » est ici utilisé, et si elle peut être vide, c'est en fait qu'elle ne peut vivre et se développer que dans sa relation à plus grand qu'elle, c'est à dire à Dieu, « *plus intime en moi que ce qui m'est le plus intime et plus haut que ce qui en moi est le plus élevé* » (*Confessions* III, 6,11). De même que notre esprit grandit et se fortifie en tant qu'esprit, en se laissant prendre et conduire par l'Esprit de Dieu, il se perd dans les dédales du monde, quand il oublie sa Source, ce qui le tient dans l'être et qui l'appelle à vivre. Nous avons à choisir entre nous « spiritualiser » en nous laissant habiter et conduire par l'Esprit de Dieu, ou, dirions-nous, nous « mortaliser » en nous perdant dans l'amour des choses de ce monde.

5. Sermon sur le sac de la ville de Rome (De excidio urbis romanae, tractatus unus)

Ce sermon, édité à part, comme un traité, est daté de fin 411, ou début 412. Il est consacré au sac de Rome, sur lequel Augustin est désormais beaucoup mieux informé qu'il ne l'était dans ses premiers sermons sur la question. Mais c'est un sermon et il commence par reprendre une phrase de « la première lecture qui vient d'être faite », celle du livre de Daniel : « *Quand je priais et*

²³ Cf. après la loi du 16 juin 399, interdisant les cultes païens, la destruction du Sérapeion et des autres temples d'Alexandrie. Cf. CD VIII, Hermès Trismégiste a prédit la fin du culte égyptien, prédiction proche d'Is 19,1

²⁴ Cf. CD, II, 4, Augustin évoque sa participation à la fête de la déesse dans sa jeunesse de. Cf. CD XVIII, 54.

²⁵ À Fiesole, près de Florence, en août 406. Cette bataille miraculeuse sera évoquée en *Cité de Dieu*, V, 23.

confessais mes péchés et ceux de mon peuple au Seigneur mon Dieu » (Dn 9,20). Ce qui veut dire que Daniel se reconnaissait pécheur, alors que le prophète Ézéchiel demande à un orgueilleux : *En quoi es-tu plus sage que Daniel ?* (Ez 28, 3). En effet, Daniel fait partie de ces trois hommes que l'Écriture reconnaît comme sages et comme justes selon Dieu : Noé, Daniel et Job. Cependant, il est également fait référence à une autre lecture, « qui remonte à quelques jours » : l'intercession d'Abraham en faveur de la ville de Sodome (Gn 18, 23-32), une référence qui n'apparaissait pas dans les sermons précédents et qui n'apparaîtra pas dans *La Cité de Dieu*²⁶. Suite à quoi Augustin va répondre à l'objection : n'y avait-il pas à Rome dix justes ?

2 [...] Dieu répondit encore qu'il ne perdrait pas la cité à cause des dix justes. Que dirons-nous donc, frères ? Car il nous est posé une question incisive et sérieuse, d'autant plus qu'elle vient d'hommes qui, dans leur impiété, cherchent à prendre nos Écritures en défaut, au lieu de les interroger avec piété. En effet, voici ce qu'ils disent à propos du sac récent de cette si grande Ville (*excidio tantae Urbis*) : « N'y avait-il pas à Rome cinquante justes ? Au milieu d'un si grand nombre de fidèles, d'un si grand nombre de religieuses, de continents, d'un si grand nombre de serviteurs et de servantes de Dieu, n'était-il donc pas possible de trouver cinquante justes, ni même quarante, ni même trente, ni même vingt, ni même dix ? Or, si cela est incroyable, pourquoi Dieu, à cause de ces cinquante ou même à cause de ces dix, n'a-t-il pas épargné la cité ? » L'Écriture ne trompe pas, à moins que l'homme ne souhaite se tromper. Quand la question porte sur la justice de Dieu, c'est à Dieu qu'il revient de répondre de sa justice ; il cherche des justes selon la règle divine, non selon la règle humaine. Je réponds donc sans hésiter : « Soit, il a trouvé là un nombre suffisant de justes et il a épargné la cité, soit, s'il n'a pas épargné la cité, c'est qu'il n'a pas trouvé de justes. » Mais on me rétorque qu'il est évident qu'il n'a pas épargné la cité. A mon tour, je réponds : « Attention, les choses ne sont pas si simples ». Car, ici, la destruction (*perditio*) de la cité n'est pas comparable à celle de Sodome.

En effet, dans le cas de Sodome, il ne s'agissait pas de corriger une ville (le verbe est *flagello*) en vue d'obtenir sa conversion, mais de la « perdre », c'est-à-dire de la détruire pour toujours, sans même attendre le jour du Jugement. À Sodome, aucune vie ne subsista.

Combien, au contraire, ont quitté la ville de Rome (*ab urbe Roma*) et s'apprêtent à y revenir, combien y sont restés et ont échappé au danger, et combien, dans les lieux saints, ont pu ne pas même être inquiétés ! « Mais, dit-on, beaucoup ont été emmenés en captivité. » Ce fut aussi le cas de Daniel, non pour subir son propre supplice, mais pour consoler les autres. « Mais beaucoup, dit-on, ont été tués. » Ce fut aussi le cas de tant de justes prophètes, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie (Mt 23,35 ; Lc 11, 51). Ce fut aussi le cas de tant d'apôtres, et même le cas du Seigneur des prophètes et des apôtres, Jésus. « Mais beaucoup, dit-on, ont été martyrisés dans des supplices de toutes sortes. » Penserons-nous, que l'un d'eux puisse l'avoir été autant que Job ?

En effet, « quand ils s'acharnent sur la chair humaine, le fer fait moins mal que le ver, et l'on supporte mieux le sang s'échappant d'une blessure que le pus s'écoulant de la pourriture » (n.3). Un cadavre ne souffre pas, alors que la chair de Job était rongée par les vers...

Donc, deux différences importantes avec Sodome : d'une part, Rome a été châtiée et non anéantie ; et d'autre part, ces malheurs qui surviennent dans le temps doivent nous servir de

²⁶ C. J-C Fredouille, *Sur le chute de Rome*, p. 114, note 294, qui souligne cependant que cette référence pose le problème de la responsabilité collective. Cependant, en *Cité de Dieu*, X, 8, la prédiction de l'extermination de Sodome est évoquée, ainsi que le triste sort de la femme de Lot, mais pas le « marchandage » d'Abraham.

signes pour nous rappeler notre situation d'immigrés en transit – de « perégrinants » – sur cette terre : notre chez nous est ailleurs. Mais, cela étant reconnu, nous vivons dans le temps et l'on ne peut pas dire que rien de grave ni de tragique ne se soit pas passé à Rome :

3. *Les nouvelles sont horribles: ce ne sont qu'amas de ruines, incendies, pillages, meurtres, tortures. C'est vrai, nous avons entendu beaucoup de choses, nous avons gémi sur tout, nous avons souvent pleuré, nous avons eu du mal à nous consoler; je n'en disconviens pas, je ne nie pas que nous avons entendu beaucoup de choses, ni que beaucoup de choses ont été commises dans cette ville.*

Mais, à partir de l'exemple de Job que son épouse – « *elle était la nouvelle Ève, mais il n'était pas le vieil Adam* » – tenta, l'Écriture nous donne la réponse qui convient:

Job cependant supporta cette tribulation, et cela fut mis au compte de sa grande justice. On ne doit donc pas considérer ce que quelqu'un souffre, mais ce qu'il fait. [...] Ce que tu souffres n'est pas en ton pouvoir, mais, dans ce que tu fais, ta volonté est coupable ou innocente. [...] Dieu est notre Père : devons-nous l'aimer quand il nous flatte et le détester quand il nous corrige? N'est-il pas toujours Père, et quand il promet la vie et quand il impose sa discipline ? [...] Tout ce qui t'aura été attribué, accepte-le: montre-toi endurent dans la douleur, et fais preuve de patience dans l'humiliation. Car l'or et l'argent sont mis à l'épreuve du feu, les hommes agréables à Dieu passent par le creuset de l'humiliation (Si 2,4-5). Cela aussi t'a échappé : Le Seigneur corrige celui qu'il aime; il châtie tout enfant qu'il accueille (Pv 3,12).

Nous retrouvons ici la métaphore du four de l'orfèvre et celle du pressoir : elles nous disent que notre vie mortelle, transitoire, est, pour nous, l'occasion du choix décisif pour ou contre Dieu. Après, il sera *trop tard* comme le disait déjà la parabole du mauvais riche et de Lazare, et la damnation ne sera rien d'autre que la réalisation de ce « trop tard » devenu pour toujours... D'autre part, comment pourrions-nous sortir de cette vie « esprits », capables de vivre éternellement de la vie de Dieu, sans subir sur terre aucune épreuve nous permettant de nous reconnaître plus grands que ce que nous souffrons ? Nous avons de nos jours des clubs de dressage pour animaux, mais l'interdiction de frapper un enfant pour le corriger, tellement notre société a rejeté tout autre norme que celle du bonheur immédiat, un bonheur qui nous serait dû, comme si Dieu nous devait tout, et nous, rien, alors que nous lui devons tout, « hormis le péché ». Comme si, sans en mourir, nous pouvions nous couper de l'arbre dont nous tenons notre vie ! Notre esprit aussi, a besoin d'entraînement (*exercitatio*), comme les sportifs...

En réalité, ce qui nous manque, c'est la prise en compte de ce que sera le Jugement dernier, comme validation *pour toujours* de ce que nous aurons choisi de devenir dans le temps de notre histoire : or ou paille. Car l'Enfer, puisque c'est ainsi qu'on le nomme – Augustin utilise le mot biblique de Géhenne – ne sera pas la sanction arbitraire et injuste portée par plus puissant que nous, mais rien d'autre que la confirmation de notre orientation fondamentale, par nous choisie dans le concret de nos actes, pour ou contre le plan de Dieu. Rien à voir avec cet épouvantail imaginé pour contrôler par la peur les esprits simples, obligés de faire des choses contre leur gré !... Ce qu'on ne veut pas voir, c'est qu'il est en notre pouvoir, non pas de nous sauver – car seul Dieu peut nous rendre l'accès à lui-même – mais de nous damner, c'est-à-dire de nous perdre pour toujours, en refusant son salut. Et nous n'avons pas d'autre indice de notre ouverture à la miséricorde divine, que notre propre miséricorde envers les autres, non pas dans l'espoir d'y trouver un quelconque avantage sur cette terre, mais parce que le Christ est mort pour chacun d'eux, pour qu'il vive.

4. [...] *Tout ce que l'homme aura souffert ici-bas, s'il se corrige, est une purification (emendatio) ; s'il ne se corrige pas, une double condamnation. Car ici il subira une peine temporelle, là-bas il éprouvera un châtement éternel. [...] Ainsi, que chaque chrétien, quand il souffre dans son corps, pense à la Géhenne ; et il*

verra combien ce qu'il souffre est léger! Qu'il ne murmure pas contre Dieu, qu'il ne dise pas: « Dieu, que t'ai-je fait pour souffrir ainsi? » Qu'il dise au contraire ce que Job lui-même a dit, lui qui était saint: « *Tu as mis à découvert tous mes péchés, et comme si tu les scellais dans un sac* » (Jb 14,16-17). Il n'osa pas se dire sans péché, lui qui souffrait, non pour être puni, mais pour être mis à l'épreuve. Que chacun se dise cela quand il souffre.

N'y avait-il pas cinquante justes à Rome ? Augustin introduit à ce propos une distinction qui complique tout : du point de vue des hommes, il y avait des milliers de justes qui vivaient paisiblement avec les autres ; mais, « selon la règle de la perfection », selon la perfection de Dieu, il n'y en avait aucun, comme nous le rappelle, chaque jour, la demande du *Notre Père* : « *Pardonne-nous nos offenses* »²⁷... Pour Augustin, c'est donc parce qu'il y avait des justes, que Rome n'a pas été entièrement détruite, et que beaucoup ont pu fuir,

5. [...] Mais Dieu a épargné aussi ceux qui sont morts. Car, en mourant alors qu'ils vivaient selon le bien, dans la vraie justice et dans la foi, n'ont-ils pas échappé aux vicissitudes des misères humaines et ne sont-ils pas parvenus au rafraîchissement divin ? - Ils sont morts après des tribulations, comme ce pauvre devant la porte du riche. - Ils ont souffert la faim ? - Il l'a soufferte aussi. - Ils ont souffert des blessures ? Il les a souffertes aussi et peut-être même des chiens les ont léchées ! - Ils sont morts ? - Lui aussi est mort et écoutez comment : *Il arriva que le pauvre mourut et qu'il fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham* (Lc 16,22).

Du point de vue chrétien, en effet, c'est à travers ceux qui sont auprès de Dieu (dans le *refrigerium*) que Rome a été épargnée, car « *une cité ne consiste pas dans ses murs, mais dans ses citoyens* », comme cela se serait passé si Dieu avaient demandé aux habitants de Sodome de quitter la ville avant de la consumer, et comme cela s'est effectivement passé à Constantinople, sous le règne d'Arcadius, quand prévenus que la cité allait périr sous un feu qui tomberait du ciel, tous les habitants, « *chacun ayant arraché son baptême à qui il pouvait* », quittèrent la ville avec l'empereur, pour y revenir, « *sans que personne n'ait perdu quoi que ce soit dans sa maison laissée ouverte* » après que le feu, qui effectivement s'était approché de la ville, s'en fut éloigné... (n. 7).

8. [...] De même, il est fort probable (*minime dubitandum est*) que Dieu a épargné aussi la cité romaine, puisque, avant que l'ennemi ne l'incendie, elle avait émigré en grand nombre en de nombreux endroits. Ils avaient émigré ceux qui avaient fui, ils avaient émigré aussi ceux qui avaient quitté la vie prématurément. Beaucoup, qui étaient restés, se cachèrent comme ils purent, beaucoup sauvèrent leur vie dans des lieux consacrés aux saints. Cette cité fut donc corrigée par la main de Dieu, qui l'amendait, plutôt qu'elle ne fut détruite [...]

Le sermon se termine par une exhortation : il s'agit pour nous de ne jamais oublier notre véritable destination qui n'est pas de nous installer sur cette terre, mais d'y vivre en voyageurs avec dans le cœur et dans nos actes l'esprit et l'espérance de l'autre cité à laquelle déjà nous appartenons :

9. Le Seigneur nous montrant par là combien sont instables et caduques toutes les vanités du siècle et ses folies mensongères, puisse cela servir comme exemple de crainte et refreiner la mauvaise concupiscence, qui a soif du monde et aspire à jouir des plaisirs les plus pernicioseux, plutôt que, frappée comme elle le mérite largement, elle ne murmure contre le Seigneur ! Mais l'aire où la paille est brisée et le grain libéré ne connaît qu'un seul fléau (*tribula*) et le fourneau de l'orfèvre

²⁷ Cf. dans le *Traité 56 sur l'évangile de Jean*, le sens du lavement des pieds, car nous sommes obligés de marcher sur la terre et aucun de nos actes n'est parfaitement pur...

qu'un seul feu pour réduire les impuretés en cendres après en avoir dégagé l'or. Ainsi Rome a souffert une seule tribulation, grâce à laquelle l'homme pieux a été libéré et purifié (*emendatus*), et l'impie condamné, oui, condamné, soit qu'il ait été arraché à cette vie pour se retrouver là où il subira des peines encore plus justes, soit qu'il ait été laissé ici pour y blasphémer de manière encore plus condamnable, ou soit encore que Dieu, dans son ineffable clémence, connaissant ceux qu'il doit sauver, le réserve pour faire pénitence. Ne nous laissons donc pas troubler par la souffrance des hommes pieux: ce n'est qu'une épreuve (*exercitatio*).

En effet, il ne faut pas oublier ce qu'ont souffert les justes dont nous parlent les Écritures et d'abord le Christ lui-même. Aucune commune mesure entre ce que Rome a pu endurer et ce qu'il a enduré, lui, l'Unique, parce que Dieu et homme, juste parmi les justes et « *Seigneur des seigneurs* »²⁸, par qui tout a été fait. Le sermon se conclut sur l'image du médecin qui, afin de soigner et guérir, sait quelle douleur nous est utile, afin que nous puissions à la fin ne plus souffrir, tout en nous donnant la grâce de la supporter. Refuserions-nous de nous perfectionner ?

Au terme de notre lecture de ces sermons, nous devons reconnaître qu'Augustin a dit tout ce qu'il pouvait dire sur la chute de Rome pour apaiser les inquiétudes de ses fidèles, faire taire les infidèles – ceux qui n'ont pas vraiment la foi – et les païens, et inviter chacun à la conversion. On ne voit pas trop ce qu'il aurait pu rajouter à ces propos dont certains parlent, aujourd'hui encore, à notre cœur. Leur actualité, que devrait pourtant nier la différence des époques, entre la sienne et la nôtre, tient tout entière dans sa foi qui est aussi la nôtre. Et si elle est de tout temps, c'est parce qu'elle nous vient de Dieu.

Cependant, en tant qu'actes de parole, les sermons sont choses qui s'envolent, sauf pour ceux qui, comme nous, peuvent en lire les transcriptions, grâce au patient labeur de ceux qui les ont inlassablement recopiés pour les générations futures, en un temps où n'existaient ni imprimerie ni photocopie. Et les vingt-deux livres de *La Cité de Dieu*, grâce à ce même labeur, ont eux aussi traversé les siècles.

C'est ce grand ouvrage d'Augustin que nous ouvrirons la prochaine fois.

²⁸ Cf. Ap 19,16, qui reprend le titre de Dieu de Dt 10, 17, la formule étant un hébraïsme qui vaut comme un superlatif absolu.